

JOURNAL DES JOURNÉES N° 74

Le samedi 12 décembre 2009, édition de 22h 42

Un des noms du Diable

par Luis Francisco Camargo

En août 1994, je rentrais à la Fac de Psychologie, et à la fin de l'année, je commençais mon analyse avec une psychanalyste qui aujourd'hui est membre de l'EBP. J'ai décidé d'arrêter cette analyse en 2008, et d'en recommencer une autre à Paris.

Comme vous devez le savoir, il existe actuellement une section de l'EPB (en formation) à Florianópolis, capitale de l'État de Santa Catarina. Je suis lié à cette section, et y participe activement depuis que la Délégation Générale de l'EBP existe, c'est-à-dire, depuis 2001. Actuellement, je suis correspondant et professeur invité au Cours de Psychanalyse de la Section SC de l'EBP. Je suis à Paris pour réaliser une codirection de thèse (Doctorat Sandwich) grâce au Département de Psychologie de l'Université Fédérale de Santa Catarina. Mon directeur de thèse au Brésil est le Dr. Fernando Aguiar et le codirecteur à Paris est M. Serge Cottet. Je leur dois beaucoup. Je dois aussi remercier le Département de Psychologie au Brésil qui m'a donné une bourse pour étudier à l'Université Paris 8. Pour conclure, le Département de Psychologie de l'UFSC n'a rien ni contre vous personnellement, ni contre l'Orientation lacanienne.

Je ferme la parenthèse. Entrons dans le vif du sujet.

Je me suis passionné pour la psychanalyse à partir de traces : les mathèmes lacaniens. Mon père a été ingénieur. Moi, j'ai fait mes études secondaires au Brésil dans une École Technique Fédérale en Télécommunications. J'avais presque définitivement opté pour suivre mes études supérieures en ingénierie électrique. Au dernier moment, j'ai finalement choisi d'entrer à l'Université en cours de Psychologie.

Au début, la psychologie comportementale m'a attiré à cause de quelques signifiants qui représentaient l'idée d'exactitude, à savoir, les calculs, circuits, formules, alimentation, réalimentation, etc. C'étaient des termes proches de ceux de l'électronique digitale et de l'électromagnétisme, mes disciplines favorites en Télécommunications. Cependant, tout a changé quand j'ai vu la première fois un mathème lacanien. Ça a été le coup de foudre. J'ai eu un frisson, un frémissement. Ce fut le commencement de mon histoire d'amour avec la psychanalyse. Mon chemin vers la psychanalyse commençait, entre 1996 et 1998.

A cette époque (fin des années 90), il y avait deux professeurs de psychanalyse au Département de Psychologie, membres fondateurs de la Maiêutica Florianópolis Instituição Psicanalítica. Actuellement ils sont tous les deux à la retraite du Département de Psychologie. Toutefois, elles exercent aujourd'hui la fonction de professeurs dans d'autres Universités privées dans la région de la ville de Florianópolis.

La Maiêutica Florianópolis est une filiale de Maiêutica Instituição Psicoanalítica da l'Argentine, qui a comme fondateur et maître Roberto Harari, décédé depuis quelques semaines. Roberto Harari aimait fréquemment des séminaires et des cours dans cette institution ; et ces deux professeurs représentaient sans aucun doute ses idées et suivaient son enseignement.

A cette époque, la majorité des étudiants de psychologie de l'Université Fédérale de Santa Catarina, vraiment intéressés par la psychanalyse, sous l'influence de ces deux professeurs, finissaient toujours par étudier la psychanalyse sous l'angle de la Maiêutica. Aujourd'hui tout a changé, depuis que l'EBP a fondé une section (en formation) à Florianópolis, qui diffuse la psychanalyse d'orientation lacanienne du Champ freudien.

En tout cas, à l'époque où n'existait pas encore l'EBP à Floripa, mon cas ne fut pas différent des autres. Je commençai à étudier la psychanalyse dans la *Maiêutica*, en cartel. Ma première interrogation à l'intérieur du cartel fut justement ; « Qu'est-ce que c'est exactement, un cartel ? » Comme personne, ni aucune publication de cette institution, ne me donnait de réponse satisfaisante, je décidai de me procurer des publications extérieures. Je trouvai un peu par hasard un livre intitulé "Le Cartel", organisé par Stella Jimenez de l'EBP-Rio. À cette époque, ce livre m'avait éclairci quelques questions de base sur le cartel et aussi, il m'a donné les références chez Lacan.

À partir d'un acte naïf de ma part, j'ai pris la décision de faire la publicité du livre de Jimenez à mes collègues de cartel à la *Maiêutica*, où j'ai été fortement censuré, et averti par un membre de cette institution à propos des périls de la psychanalyse de l'orientation lacanienne du Champ Freudien, surtout sur le grand prestidigitateur Jacques-Alain Miller. Bon, ça a été la première fois que j'ai entendu votre nom.

Ce membre m'a fait quelques admonestations et réprimandes : « Ce livre est une déviation de Lacan, puisqu'il a des orientations de Miller » ; « Miller n'est pas fidèle à Lacan » ; « Attention ! Vous ne devez pas le lire » ; « Ça n'est pas Lacan ». À la fin, comme tout ça n'avait pas eu d'effets sur moi, il m'a dit : « Bon, si vous voulez vraiment le lire, ça va. Mais vous ne le montrez pas à vos collègues ». En fait, toutes ces profanations, admonestations, avertissements et censures m'ont fait arriver à une formule : « C'est le diable ».

J'ai toujours eu de la curiosité et de l'intérêt pour les choses profanes, pour l'effroyable, le sinistre, l'insupportable, et l'inquiétant. Ce n'est pas par hasard que j'ai travaillé pendant quelques années comme technicien en télécommunications avec l'électromagnétisme, la communication par radiofréquence. En fait, c'est la partie infernale de l'ingénierie.

Or, si l'intention des membres de cette institution avait été de m'éloigner du Champ Freudien, tout ça a provoqué un effet contraire sur moi. J'ai résolu de connaître le diable. À cette époque, j'ai commencé à fréquenter la Délégation de l'EBP à Florianópolis, institution de mon analyste. À l'École, Jacques Lacan a commencé à sembler moins difficile. En fait, sans savoir, j'avais commencé ma formation. Toutefois, pendant quelques mois j'ai continué à fréquenter aussi la *Maiêutica* parce que je faisais encore partie d'un cartel. Autre acte naïf, j'ai commencé à vous défendre dans cette institution : « Vous devez lire Miller avant de le critiquer » ; « Les critiques doivent être sur les écrits et non fondée sur les bruits ». Mes essais d'avocat du diable ont eu comme résultat mon expulsion définitive des réunions de cette institution.

On sait que la haine et l'amour sont des faces opposées d'une même pièce. Je n'avais pas imaginé la dimension de la haine liée à vous dans la *Maiêutica*. En fin de compte, à la fin du siècle XX, dans une autre institution psychanalytique, ça a été la première fois que j'ai entendu un des noms du Diable.

Conférence sur la passe organisée sous l'égide du *Journal des* *Journées* **Paris les 16 et 17 janvier 2010**

LES PénultièmeS sont VIVANTES

Aurélie Pfauwadel, *Refondation et virtù politique*

Anaëlle Lebovits, *Salutaire inconfort*

Francesca Biagi-Chai, *Où-dires et effets d'abrasement*

Nathalie Georges, *Souvenir Souvenir*

Dominique Carpentier, *Petit courrier*

Mariamna de Rostoll, *Le meilleur roman policier...*

PING-PONG

Philippe Chanjou, *Logique*

Jean-François Cottés, *Perplexité*

François Leguil, *Précision*

LE PRESIDENT

F. Hugo Freda, *Quelques mots à propos de la passe*

UN ECHO D'ALAIN PROST

par Alexandre Bellenger

On m'a signalé un article dans le journal *L'Equipe*. Il s'agit de propos tenus par Alain Prost lors d'une interview à la télévision avec Charles Biétry pour le Forum *L'Equipe/SFR*. Voici ce qu'il dit : « La voiture, c'est comme une femme. J'aimais qu'elle soit briquée, très belle, pour que je puisse y entrer avec le maximum de plaisir ».

Humm... Je me demande s'il disait cela avant son entretien avec vous et Dominique Miller aux Journées. En fait, il va plus loin maintenant, comme s'il développait la métaphore « femme/voiture » que vous lui avez peut-être inspirée, avec votre "Et avec une femme ?" lorsqu'il disait qu'il lui était arrivé 3 ou 4 fois de « faire corps » en course avec la voiture.

Ce qui me frappe, et ce n'est pas la première fois, c'est l'impact que les propos d'un psychanalyste - même juste une remarque, une ponctuation, même hors du contexte d'une séance d'analyse - peuvent avoir comme répercussion, comme suite et comme effet sur celui ou celle à qui ils sont adressés.

LES FORUMS, LA PASSE

une même bataille pour la psychanalyse

au 21^e siècle

REFONDATION ET VIRTÚ POLITIQUE

par Aurélie Pfauwadel

J'étais frappée par la justesse machiavélienne (et non pas « machiavélique ») des propos de Jacques-Alain Miller concernant la nécessité de *refonder* la passe et de donner au Congrès 2010 de l'AMP la valeur d'une

refondation. La « refondation » est un signifiant qu'on trouve chez Machiavel, dans les *Discours sur la première décennie de Tite-Live*. Machiavel s'intéresse d'abord au moment de la fondation des institutions (d'un État, d'une religion, d'une cité – comme la fondation de Rome). Il en ressort que la fondation ne concerne pas seulement l'origine créatrice, mais est *une tâche à reprendre sans cesse* – qu'elle implique une régulière refondation. En raison du risque d'affadissement du principe fondateur, de son effilochement par le temps, il convient de toujours conserver de manière vivante l'origine et de la réactiver.

« Opportunisme ? Populisme ? Adaptation à la "modernité", voire à la "postmodernité" ? Plus simplement, c'est *un retour aux sources*. » nous dit J.-A. Miller. C'est là un acte politique qui semble nécessaire à la vitalité de ces institutions que sont l'École, la passe, le Congrès, etc. S'il est clair que toute institution tend par nature à se dégrader, se figer et se mortifier, alors toute institution vivante suppose une constante capacité de renouvellement. Machiavel nous informe de cette indispensable dialectique : pour *conserver* (ce que nous voulons pour le dispositif de la passe), il ne faut pas craindre de changer l'acquis, ni même de produire des crises pour purger les conflits.

« *Il est incontestable que toutes les choses de ce monde ont un terme à leur existence ; mais celles-là seules accomplissent toute la carrière que le ciel leur a généralement destinée dont l'organisme (...) ne s'altère que pour survivre, non pour périr. (...) je dis que ces altérations salutaires sont celles qui les ramènent à leurs principes. Il est également clair comme le jour que faute de se rénover, ces corps périssent. Or, cette rénovation consiste pour eux à revenir à leur principe vital.* » (*Discours*, Livre troisième, chap.1). Notre principe vital est, bien sûr, fait de désir et de libido sans lesquels « les statuts ne sont rien ». De manière constitutive dans le mouvement psychanalytique, l'enjeu est d'inventer des institutions qui maintiennent le tranchant de l'invention de Freud et de Lacan – et on ne voit pas pourquoi ces institutions devraient prendre une forme unique, ni surtout définitive – l'Histoire ne s'arrêtant pas avec nous. Sans doute faut-il éloigner le fantasme mortifère qu'il serait possible de trouver une formule définitive, ou une forme institutionnelle définitive – qui serait la seule et bonne manière de faire.

Certes, Machiavel parle dans son *Discours* de ces institutions que sont les Républiques et les religions – est-ce une curieuse et hasardeuse comparaison avec les institutions qui font ici débat dans le *JJ*? L'histoire du mouvement psychanalytique ne démontre malheureusement pas de différence de nature entre les institutions psychanalytiques et les autres. Toute institution est *humaine, trop humaine* – quel que soit l'angélisme dont se parent les Églises et autres loges maçonniques. Il me semble qu'une institution, ce n'est rien d'autre qu'un ensemble de signifiants (des principes, règles, normes, statuts...) et d'images, sans doute, qui organisent le rapport des hommes entre eux, et le rapport des hommes à eux-mêmes. Mais toute institution est aussi travaillée par le réel – et son « principe vital », dont nous parle Machiavel, c'est sa « cause ». C'est elle qui anime et doit être ranimée.

Si le temps exerce sa puissance de dégradation, introduisant dysfonctionnements et corruption des principes, c'est par cette instabilité intrinsèque et cette modification des circonstances, qu'il est possible de faire naître du neuf, redéfinir les espaces et règles du jeu. Le temps brouille toute situation acquise, mais fait advenir des opportunités, il détruit, mais permet le renouvellement. Le fin politique est justement celui qui sait se saisir des occasions, qui sait inventer dans de nouvelles circonstances et prendre des risques. « Diriger demande de prendre en compte le facteur temporel. » : c'est pourquoi nous ne croyons pas spécialement que « Miller change d'opinion comme de chemise », mais qu'il fait œuvre de *virtù* politique pour l'École et la psychanalyse, et incite chacun à faire de même. La *virtù* machiavélique, c'est, en effet, l'action déterminée qui suppose de savoir interpréter les occasions, comprendre la nécessité de l'ordre des causes (la « fortune ») et en faire surgir les possibles. La *virtù* requiert de ne pas méconnaître cette dimension du temps : le travail de fondation est toujours à reprendre pour trouver de nouveaux types de solutions. Gageons que la refondation ne fait que (re)commencer.

SALUTAIRE INCONFORT

par Anaëlle Lebovits

« L'École freudienne ne saurait tomber dans le *tough* sans humour d'un psychanalyste que je rencontraï à mon dernier voyage aux U.S.A. "Ce pourquoi je n'attaquerai jamais les formes instituées, me dit-il, c'est qu'elles m'assurent sans problème d'une routine qui fait mon confort." ». Ainsi s'achève la « Proposition » du 9 octobre 1967 de Lacan. Que le confort et l'inconfort aient parties liées, c'est bien ce dont attestent les différents témoignages sur la passe qui ont animé le // ces derniers temps. Surtout chez ceux qui disent maintenant leur inconfort d'hier. Et il y en a. Et puisqu'on remarque qu'il faudra une réouverture de la passe en même temps qu'une réouverture de l'École, voici ce que je soutiens : une passe à l'entrée.

- La « passe à l'entrée », dont les modalités seraient à définir, pourrait être occasion pour l'École d'ajouter une corde à l'arc de la sélection de ses membres, triés sur le volet, et quelle corde ! puisqu'il s'agirait d'une flèche. Non sans effet pour le « passant ». Un discret retour pourrait être fait au candidat retoqué.

- Du côté du candidat maintenant. Si, parmi les participants aux Journées qui n'étaient pas membres de l'École, nous sommes nombreux à avoir tant aimé ces Journées, c'est que nous y avons misé quelque chose. Certes, le texte était écrit, très écrit, lu, sélectionné puis rendu public. Il n'empêche. L'expérience subjective a, par la suite, précipité certaines demandes d'entrée à l'École. Faire un singulier effort pour voir où notre analyse nous a mené, l'exercice mise sur l'inconscient, et dit plus et mieux que les « titres et travaux ».

Maintenant, pour ce qui concerne la passe qui doit mener (ou pas) à la nomination d'AE : l'AE idéal n'existe pas, et si bien des AE refont une tranche après leur nomination – une mode dit-on – c'est que la chose est entendue. Et pourtant, l'absence de nomination d'AE ces dernières années ne révèle-t-elle pas que l'AE a été idéalisé ? La procédure de nomination y a peut-être eu sa part. Mais si la boîte aux lettres était vide, n'est-ce pas aussi que les potentiels AE se croyaient indignes du titre rare ? À moins que ça n'ait été justement le contraire. Pas d'idéalisation, ou pas seulement. La boîte aux lettres vide indiquant alors que la confiance en la procédure n'y était plus. C'était peut-être les deux, parfois tour à tour. Mais alors ceux qui ne lui faisaient pas confiance, à cette procédure, que ne l'ont-ils fait entendre ? On peut attendre des cartels de la passe qu'ils nomment des AE, et des candidats à la nomination d'AE qu'ils présentent leur candidature. L'AE au parcours chaotique, troué, surprenant, non-conforme vaut son pesant d'or. Et il faut en effet à chaque AE inventer comment occuper sa place pour aller de l'avant, et en entraîner sur son passage. Pourquoi y aurait-il *une* façon d'occuper cette fonction, puisque l'AE est par excellence celui qui doit témoigner que de son symptôme, voire de son ravage, il a fait solution et solution singulière.

Longtemps, il y a eu sur la passe, mais sans doute aussi sur d'autres sujets, des réponses « silencieuses » au malaise qui cristallisait avant les Journées. Il faut croire que nous trouvions du confort dans le ronron – et quand je dis « nous », je ne m'exclus pas de ce « nous ». Quand le Loup s'adresse à l'Agneau, je tiens qu'il mi-dit le vrai : « Si ce n'est toi, c'est donc ton frère, dit-il, ou l'un des tiens ». Les agneaux deviennent des moutons... Quant au loup, on craint d'autant plus sa grosse voix qu'on persiste à ignorer qu'elle est l'autre face de celle, douce, de l'agneau. L'agneau ne craint le loup que pour autant que ce qu'il lui pointe comme sa faute, il la reconnaît déjà comme étant sienne – et en même temps, il s'en défause. Les nombreuses contributions au débat sur la passe rompent avec le ronron. Ceux qui y participent disent à leur manière : la passe nous regarde, nous en sommes responsables dans l'exacte mesure où ses impasses nous sont douloureuses. Nous ne saurions ronronner sans dommage.

OUI-DIRES ET EFFETS D'ABRASEMENT

par Francesca Biagi-Chai

De manière récurrente des questions depuis longtemps reviennent et insistent dans mon esprit. lorsque je m'interroge sur la passe, sur les réponses des cartels, et à partir de là, sur ce qui s'amplifie jusqu'à provoquer peut être une inhibition généralisée.

Il me faut donc partir d'abord des bruits de couloirs, ce qui se dit et qui de fait s'entend : « Les passants n'en disent pas assez sur ce qu'est le désir de l'analyste »

Je ne cessais de m'interroger dès que entendais voire lisais (il faut que je vérifie) cette phrase, il y a là un « toujours plus », un bout du bout qui ne pouvait être sans effets sur la passe

J'avais plutôt dans l'idée que ce pouvait être une déduction du cartel, c'est le sens même que je donnais au « pari », une projection « éclairée ». Celle de la place qui pouvait se dessiner à travers le témoignage du devenir analyste, dans les cures et hors les cures. Témoignage donc qui n'est pas statique, passéiste mais qui converge vers un hameçon, qui accroche le cartel, un hameçon élaboré, et suffisamment élaboré pour qu'il passe à travers le passeur.

Un autre ouï-dire relève d'une même « attente » concernant les passants et la nomination d'AE « Il lui faudra enseigner ». Enseigner certes mais quelle forme d'enseignement vaut pour la psychanalyse ? Témoignage, Enseignement, Interpréter l'École comment ces signifiants et leur signifié interviennent –ils dans la décision du cartel. Comment ne pas les faire circuler comme des idéaux. Dans quel rapport sont –ils au dire, dire et faire savoir qui va condenser, faire savoir ce qu'est une École dans le discours et pour le discours analytique.

Je m'aperçois, en écrivant ces lignes, que tout ce que j'ai écrit sur la passe, comme mon engagement dans son fonctionnement converge ici et vise la « fonction de la rupture » « de la solution de continuité ». J'y vérifie ce que la psychanalyse m'a permis d'obtenir le désir de faire durer le désir de *Tuché*.

SOUVENIR SOUVENIR

par Nathalie Georges

La passe à l'entrée de la « Question de Madrid » fut une surprise, un appel d'air qui littéralement me sauva de ce qui dans le discours courant s'appelle une mauvaise passe. Tels furent alors les mots qui « naturellement » me vinrent pour dire ce que Valentine Dechambre repérait hier dans le JJ comme la vitalité à l'œuvre dans cette invention alors.

Il y a aujourd'hui... dix-huit ans de cela. C'était hier : dix-huit ans pour comprendre que le temps ne fait rien à l'affaire. *Sicut palea*. Pour comprendre ce que comporte de conséquences véritables un véritable « ne pas comprendre ». Ne pas comprendre et pourtant conclure. Là, l'atmosphère se raréfie à nouveau, et pourtant le sommet est au ras des pâquerettes. Mais je suis en train de saisir un point crucial pour moi :

Là où était le *Witz*, la bonne humeur doit advenir.

Jam parlait il y a quelques jours dans le JJ de « notre bonne humeur », contrastant avec la fibre mélancolique des signataires de l'Appel des appels (dont je fus, ainsi que l'association des Psychologues freudiens, par souci d'apprentissage (àpre en tissage) politique). Contraste de contraste (c'est souvent ainsi que « ça pense »), cela m'évoqua Freud et sa mauvaise humeur, Freud qui, rencontrant le reflet de son visage de barbon dans un

sombre miroir de chemin de fer et tardant à se reconnaître, ne s'attarda pas pourtant au-delà de cet instant sur le chemin d'un plus de savoir. Le nom, index d'une désidentification radicale, voilà qui passe l'imagination.

En même temps mais est-ce le même ?, une phrase tombée de la bouche de mon analyste poursuit son long feu aride : « je ne vous ai pas nommée passeur, non pas que.... mais.... ». Autrement dit : « mange ton Dasein, encore ». Or, on ne parle pas la bouche pleine, et il s'agit de passer de *taceo* à *silet*.

La passe est donc passée. Je l'ai passée, le n° 27 de *La Cause freudienne* en rend compte dans une langue que j'ai aujourd'hui cessé de parler. Je n'ai pas été nommée AE et mon Dieu, rrrheusement.

Aujourd'hui elle est derrière moi, je ne cesse plus de m'en séparer. Passtration ? ce qui me pousse à me hâter lentement vers une bonne humeur de bon aloi ?

Et je dis cela, sachant que je n'en sais rien, mais je le dis, sans me forcer, pressée seulement ce soir, par le désir d'accrocher le wagon de ma solitude neuve au train de l'école qui renaît.

Or, l'école n'est pas un train. Elle est un crible : lieu où passer et repasser, entre horreur et erreur, à l'heure qui n'est pas de tous. — *le 10 décembre 2009*

PETIT COURRIER par Dominique Carpentier

Cher Jacques Alain Miller,

Je m'inquiète du tour que prennent les choses en lisant les derniers numéros du *JJ*. Me voilà « en retard », réagissant après la *dead line* du jeudi 10/12, 20h00, dans l'inhibition quant à ce que je puis penser de ce qui se passe, quant à la passe, que j'ai faite donc, il y a moins d'un an, sans que j'en puisse dire quelque chose que je jugerai pertinent et digne d'une publication et pourtant dans le souci d'en faire quelque chose...

Vous avez grandement ouvert les Journées, j'ai su répondre à votre appel, paradoxalement heureuse de contribuer aux Journées de Paris, et déçue ensuite du refus de mon texte, interrogative quant à la "liste des mentors" que je n'ai pas eu l'audace de demander, "hors du coup". Avais-je besoin d'un mentor ? Qui le déciderait ?

Je n'avais pas l'audace de vous demander un avis, et me retrouvais arrêtée dans mon élan.

Vous me direz à juste titre, que l'inhibition, ça se soigne. C'est vrai... Je suis désemparée, dans l'incompréhension de cette dynamique qui m'intéresse, mais qui me fait plutôt me terrer que m'exposer. En effet, c'était l'affaire de ma vie, cette passe, et voilà qu'elle se réduit à une déception... et à un moment de dépression. Dans les remaniements qu'opère cet enthousiasme dont je n'arrive pas à me faire partenaire, il y a le ratage, donc.

Alors, que vous décidiez (c'est politique) que ne seront admis à ces journées sur la passe les seuls auteurs recensés sur le *JJ*, si je le conçois en terme de programme de la passe dans l'ECF, je me sens très partagée quant à mon "acceptation" de l'affaire. J'aimerais participer à ces journées, l'expérience de la passe est récente pour moi, et encore très vive dans ses effets. Il y a pour moi un trop de textes, trop d'enthousiasme, trop de lectures, trop de pensées qui ne laissent plus de place au manque. Ceci dit, en limitant le nombre de participants à ces journées, vous en créez. Tous n'y seront pas. Le manque, c'est une affaire qui fait vivre le

désir.

Je ne perds pas l'idée que j'aurai quelque chose à dire de cette expérience qui s'appelle psychanalyse, et qui m'a conduite à tenter d'en saisir quelque chose dans ma vie, d'en faire une affaire essentielle qui m'a conduit à la passe, et à la reprise d'une troisième tranche d'analyse. J'ai envie d'en témoigner quelque chose aux journées de Rennes.

Une remarque, aussi : où s'entend que l'on devient psychanalyste parce que c'est une solution qui voile l'insupportable de la "condition humaine" ? C'est un symptôme, qui permet de se supporter dans le monde, pas sans la douleur d'exister qui nous habite tous. C'est un symptôme, peut-être pas tant un sinthome. Je ne me reconnais ni d'être dans la plainte, ni dans l'enthousiasme, seulement dans un souci de « bien dire ». Je suis "malheureuse" après cette période d'allègement de l'angoisse à la fin du parcours de la passe, allègement qui a permis que j'use de l'ECF en entrant dans le dispositif, et déçue du peu de répondant du cartel de la passe. Comme d'autres, j'ai demandé à être reçue par le plus-un, je n'en retiens pas grand-chose de ce qui aurait peut-être pu « faire interprétation », ce « non » sans entours m'a saisie et explique cette « déception ». Alors que je vous écrivais le dimanche d'après les Journées mon contentement d'être membre de l'ECF, je suis aujourd'hui désemparée. J'ai une analyste avec qui parler de "tout ça", mais ma colère étrange, imparfaite pour être efficace, me rend "bête". Je n'ose pas dire que je suis déçue, c'est en effet très névrotique. J'ai un corps, donc, et des affects qui le traversent, la solitude m'assaille plutôt de façon nouvelle. Une espèce d'isolement réel. Vraiment, n'aurais-je donc rien compris... à la psychanalyse et à son enjeu ?

Je vous remercie de votre lecture, je ne sais à quoi m'attendre, puisque tout ce qui se passe, je désire que cela ne se passe pas sans moi... et je ne sais pas comment m'y prendre. Encore un effort, me direz-vous. La psychanalyse, une cure, une vie, c'est impossible à supporter sans d'autres, sans une école. Sans vous aussi. Voilà que j'ose écrire, malgré votre réponse lapidaire à un message où je vous disais que je me languissais de n'avoir pas de réponse à ma proposition pour les journées de Paris. Ce n'est pas une solution pour moi de me taire, ni de me terroriser. Vous me direz d'inventer ma solution, une part de celle-ci tient dans ce petit courrier.

Bien à vous. Jeudi 10 décembre 09

LE MEILLEUR ROMAN POLICIER...

par Mariamna de Rostoll

Les travaux qui sont actuellement publiés dans *le Journal des Journées* constituent probablement le meilleur roman policier que je lise en ce moment. Il y a des rebondissements, des envolées, des retours, c'est un travail de plusieurs, et ça porte une dimension politique, avec des conséquences que l'on ne connaît pas encore.

Je ne me suis jamais engagée dans la passe, je découvre son fonctionnement en lisant *le Journal*, et en lisant des textes qui se raccrochent aux publications du *Journal des Journées*. Les cartels de la passe, les passants, les passeurs... un vocabulaire institutionnel que je ne connaissais pas devient pour moi une nouvelle langue, une expérience actualisée à la publication de chaque *Journal*.

Cette expérience fait écho pour moi avec une expérience que j'ai choisie et qui est celle de l'analyse.

On fait un choix, celui de l'analyse. On fait un choix en ceci qu'à un moment, qu'en un instant, et cela pour toujours, on sait que c'est l'analyse. Que ça, ça ne se discute pas. Qu'il n'y a pas d'autre possibilité.

Qu'il y ait des choses qui ne se discutent pas, ça me va plutôt bien.

Or, je crois que le plus difficile aujourd'hui, dans notre monde... mondialisé, c'est justement de faire passer

L'idée qu'il y a un « on se jette à l'eau » qui ne se discute pas, dans un monde où tout se discute. Dans un monde où tout se conditionne. Ça se discute toujours, et c'est dingue ce que ça peut jouer que ça se discute, ceci d'autant plus lorsque le point de certitude est fort. Il y a du ça se discute dans l'air et sur les écrans. Mais il y a aussi un « ça ne se discute pas » qui est nécessaire à l'analyse. Y aller ne suffit pas à être en analyse. Et ceux qui témoignent de comment ils en sont sortis, de toute les manières, on aura vite fait de savoir s'ils y sont entrés.

Il y a un versant de la passe qui se discute, c'est son volet institutionnel, organisationnel. Je ne commente pas celui-là, du moins par directement. Je parle de la passe au point de ce qui ne se discute pas dans un monde où tout se discute. C'est une interrogation. Ma préconisation serait donc celle-ci, et qui est, je crois, le style qu'adopte Jacques-Alain Miller, et le biais par lequel je peux lire le Journal, qui me rend sa lecture supportable : mettre un adjuvant de discutaille dans la passe pour que la passe préserve le point où ça ne se discute pas et qui est celui de notre certitude, de la mienne au moins déjà, qu'il n'y a pas d'équivalent à l'analyse. Ceci qu'il n'y pas d'équivalent à l'analyse, je vais vous dire un truc, ça demande une sacrée dose de passion pour l'assumer en public. Mais d'y renoncer est, je crois, ce qui a conduit l'Ecole de la Cause freudienne à s'endormir. Convaincre ceux qui sont déjà acquis est le secret du sommeil.

C'est de cette manière que j'ai compris la transparence prônée par Jacques-Alain Miller. La transparence, ça me fait horreur, et je crois que je ne suis pas la seule -ou plutôt, je l'espère. Compte tenu du travail engagé par Jacques-Alain Miller à propos de l'évaluation, je ne comprenais pas. C'était une équation qui se présentait à chaque lecture du Journal. En droit, nous disons : « Vu le décret n° ... / Vu l'arrêté en date du ... / Considérant l'avis de la Commission en charge, etc... » Arrête, article premier... Et là, la conclusion était « arrête, article premier et pas d'autres ensuite : la transparence ». Il y avait donc un truc qui clochait quelque part, mais une certitude en même temps, la mienne : lire le *Journal*.

Dés qu'il y a un point de certitude qui est son analyse, alors, il y a une place pour le manque. C'est logique. Il convient d'ajouter à l'équation un « Considérant que... ». Considérant que tout le monde viendra nous enquiquiner de notre certitude, alors, il faut la transparence pour la préserver. C'est une leçon de s'en passer s'en servir.

LOGIQUE

Réponse à Esthela Soano-Suarez

par Philippe Chanjou

1. En reprenant le titre de ma contribution, vous écrivez : « le menteur généralisé », au lieu de : « mentor ». Est ce un jeu de mots ou un lapsus ?

2. Si vous m'aviez fait l'honneur de m'appeler, je vous aurais appris que l'AE en question, ce n'était pas vous, mais Rose-Paule Vinciguerra.

3. La secrétaire de la passe m'a annoncé au téléphone la décision du cartel, avec ces mots précis : « Vous avez été vivement recommandé par le cartel à l'Ecole » Je n'ai pas lu l'avis du cartel auquel vous faites référence.

4. C'est Miquel Bassols qui m'a dit que le cartel avait été bouleversé par mon témoignage : « mais nous ne vous connaissions pas ». Il a ajouté : « En ce qui me concerne, c'est normal, je ne suis pas en France, mais les autres membres du cartel ne vous connaissaient pas non plus ». Pas un mot concernant la clinique de mon cas, et ce qui pourrait être encore à travailler.

5. Rose-Paule Vinciguerra a eu l'amabilité de venir me parler après l'Assemblée générale de l'Ecole pour me dire qu'elle avait regretté de n'avoir pu m'écouter lors des Journées, car « votre témoignage est extraordinaire,

je vous assure, c'est rare » Je lui ai répondu sans aucune amertume : « Oui, mais vous ne m'avez pas nommé AE ». Et elle a évoqué, la lourdeur de la tâche de l'AE.

6. C'est après une réflexion de plusieurs mois après la fin de mon analyse que j'ai demandé à faire la passe, non sans la crainte de ne pas être à la hauteur. Etre AE dans notre Ecole est de fait une charge très lourde, et il est urgent de l'alléger C'est bien de cela dont nous parlons en ce moment. Il ne s'agit pas d'accuser un tel ou un tel, mais d'analyser une logique dans laquelle l'Ecole est prise.

PERPLEXITE

par Jean-François Cottés

La *Réponse à Jean-François Cottés* (JJ 72) me laisse perplexe. Je me sens toutefois tenu d'apporter quelques précisions sur le vif. Si mon texte (JJ 70) a été compris comme l'énoncé de griefs contre le cartel, j'ai manqué mon coup. Là n'était pas l'esprit ni la lettre de mon texte.

Serge Cottet me prête d'accuser le cartel de surdité, désinvolture, incompetence... quelle charge ! Donc je précise : dans mon texte je n'ai pas cité de noms, autres que le mien, ni désigné le cartel concerné car les textes du JJ, non seulement circulent sous la forme de fichiers pdf, mais sont aussi accessibles par le web sur le site de l'Ecole. Je ne mets pas la longueur du processus à la charge du cartel, je la relate comme un petit fait vrai qui participe d'un témoignage sur *mapasse*. Façon de témoigner du fait que le passant n'a pas à faire à La Passe mais à une passe, la sienne. Et que la passe est marquée étape après étape par la contingence.

Après avoir reçu la réponse du cartel par le secrétariat, j'ai appelé le plus-un pour lui demander de bien vouloir me recevoir. Alors que je lui proposais de venir à Paris – je vis à Clermont-Ferrand – il me dit que ce n'était pas la peine que je me déplace et que nous nous verrions lors d'une manifestation de l'Ecole. Pour moi cela aurait valu la peine. La prochaine occasion étant les Journées nous convenons de nous y rencontrer – sans plus de précision. Le samedi matin dans la salle bleue du Palais des congrès, un membre du cartel me dit ce que j'ai rapporté dans mon texte et ajoute : « Dis à Serge, que je veux absolument qu'il te reçoive pour t'en dire plus ». M'étant mis à la recherche de Serge Cottet je le croise dans un couloir et il me propose de me rencontrer le soir avant l'assemblée.

« Vous n'avez pas eu de chance de tomber sur de vieux routiers de la passe comme nous. » me dit-il lors de l'entretien que nous avons. Phrase qui se voulait aimable – au moins est-ce ainsi que je l'ai reçue – mais qui a ouvert pour moi un océan de questions.

J'ai écrit dans mon texte : Quelque chose n'a pas passé du passant au cartel. A la rigueur ce sont les passeurs qui auraient pu se considérer mis en cause – pas le cartel.

La réponse du cartel communiquée par le secrétariat tenait en deux courtes phrases, dont une sibylline. J'ai donc demandé et obtenu des précisions claires en particulier à propos de l'ombre. Mais dans le point deux de sa *Réponse...* Serge Cottet amène un nouveau signifiant à mon propos. Cela ouvre toute une série de questions. Je me demande d'où vient ce signifiant, comment se fait-il qu'il me soit communiqué par la voie d'une publication accessible à tout un chacun. Je me dis aussi que si ce signifiant émane du travail du cartel, pourquoi me le dit on un an plus tard. Je me demande enfin pourquoi dans la réponse du cartel communiquée par le secrétariat ce signifiant n'apparaissait pas.

J'ai voulu contribuer au débat sur la passe, je ne m'attendais pas à recevoir une réponse sur ce ton de réprimande. J'aurais dû pourtant. Un membre du cartel m'avait amicalement averti : « Maintenant c'est fini, tu n'en parles plus, cela te desservirait. » En parler, ou écrire dans le JJ, je ne sais si cela me desservira, mais j'espère que cela servira à revivifier la passe.

PRECISION

par François Leguil

Cher Monsieur,

Je m'étonne que Lilia Mahjoub me prête un propos en le transformant. Elle évoque le « Secrétaire de la Passe » qui « déprimait les AE » en parlant de « la mort de la passe ». C'était l'année où j'avais la charge d'organiser une Journée des A.E. qui, avec l'aide du Directoire d'alors animé par Jean-Daniel Matet, a rassemblé un peu plus de quatre cent cinquante d'entre nous.

J'ai dit et répété plusieurs fois – jusqu'à la tribune de l'AMP, à Rome, en juillet 2006 – ceci, rien de plus ni rien de moins : « la passe est morte, comme le chat d'une légende andine : elle a neuf vies, il lui faut naître d'une nouvelle ».

Quiconque prend le risque de se présenter à la procédure, d'y être nommé ou de n'y pas être retenu, quiconque accepte de se mettre à son service en s'y acquittant des devoirs délicats du passeur, est ensuite habité par l'invincible conviction de sa vibrante nécessité. Voilà un fait que ceux qui l'ont connu peuvent décrire d'une façon quasi viscérale. Ce n'est pas trop demander aux autres d'y croire.

Je me souviens qu'au milieu des années quatre-vingt, vous rappeliez que Jacques Lacan avouait avoir besoin pour sa Passe de « bons camarades ». N'était-ce pas dire que la procédure ne supprimait ni les valeurs de solidarité ni celle de modestie ? Un des puissants mérites de la passion que vous avez su rallumer avec la réussite singulière des Journées de novembre est qu'elle réclame un élan collectif qui exclue que l'on cède à la tentation des arguments ad hominem, mauvais inspirateurs dont on ne voit pas les bénéfices qu'ils pourraient procurer à notre communauté de travail.

Vous savez que je me sais être vôtre, dévoué : Fr. L.

[*Cher Leguil, j'ai communiqué votre lettre à Lilia Mahjoub. Celle-ci m'a précisé à son tour qu'elle n'avait pas du tout voulu citer vos propos, mais ceux des AE de l'époque : "On venait me dire ça, je ne suis pas sourde". Il s'agissait donc de l'interprétation par ces AE du dit « la passe est morte », non de ce dit lui-même considéré dans le contexte que vous avez rappelé, et dont je vous donne acte. Maintenant, si les AE concernés désirent apporter à leur tour des précisions sur cet épisode, qu'à cela ne tienne : je publierai volontiers, car cet épisode – aussi bien le diagnostic que portait sur la passe le Secrétariat chargé d'en réguler le fonctionnement que la façon dont il a pu être entendu - intéresse indiscutablement l'histoire de la passe de ces dernières années. – JAM}* »

QUELQUES MOTS À PROPOS DE LA PASSE

par Francisco-Hugo Freda

Il est 12h43, et je viens d'achever la constitution des dossiers que je dois remettre, demain vendredi à 21h30, à mon ami Jean-Daniel Matet. Le président en exercice transmet au futur président de l'École de la Cause freudienne l'ensemble des dossiers en sa possession. Les statuts de l'association nous imposent des règles précises pour la passation de certains documents administratifs. Tout cela sera fait entre le 12 et le 15 janvier 2010. Dans cette passation, une série d'actions – la préparation des dossiers, la répartition classée des

documents, la remise des clés de la rue Huysmans, etc. — me font penser à la passe. Il se passe quelque chose. Cela m'est venu ainsi et je prends la plume dans la hâte. Le temps presse, et je décide d'envoyer ces quelques lignes à Jacques-Alain Miller, avant 20h.

A propos de la passe, je me suis exprimé à plusieurs reprises. La plus récente fut dans les entretiens d'actualité. Si je devais résumer mon expérience de la passe en quelques mots, j'en dirais au moins deux choses.

La première c'est, que dans mon existence, il y a un avant et un après la passe.

La seconde, que la passe est ce qui a ouvert le chemin vers la fin de mon analyse. D'où l'idée que, sans la passe, la fin de l'analyse en tant que résolution de l'énigme du transfert m'était impossible. Est-ce seulement valable pour moi ? Pour le dire autrement, il s'est agi du passage de la formule du symptôme à la construction borroméenne du sainthomme. Entre ces deux points se trace un parcours qui constitue un programme d'enseignement que je proposerais à l'ECF l'année prochaine.

L'actualité m'impose de reprendre aujourd'hui certains points sur lesquels je me suis déjà manifesté.

a) le titre d'AE. J'ai manifesté et j'ai justifié la nécessité qu'il soit permanent. Il s'agit, en s'en expliquant, de rompre avec la temporalité des trois ans d'exercice. Pour autant il ne s'agit pas d'un acquis et c'est sur le mot permanent que je veux mettre l'accent, autrement. J'entends par AE permanent une fonction qui doit être celle de mettre toujours —en permanence — au travail ce qui, comme énigme, reste après la passe et la fin de l'analyse. L'AE permanent est celui qui fait du réel propre à la psychanalyse le point d'appui à partir duquel il continue à interroger sa relation à l'inconscient. Il n'est pas le seul à le faire, certes. Cependant, pour lui, pour soutenir sa place d'AE, cela doit être permanent.

b) Après les dernières Journées de l'ECF, il s'avère tout à fait nécessaire d'ouvrir un débat sur la passe à l'entrée en tant que procédure d'admission pour les nouveaux membres.

Le Président de l'ECF

**www.causefreudienne.org <<http://www.causefreudienne.org>>
ECF 1 rue Huysmans paris 6è Tél. + 33 (0) 1 45 49 02 68
diffusé sur ecf-messenger, forupsy, et amp-uqbar**